

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 12

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

VENDREDI-SAINT, PAQUES...

POUR les Eglises, la semaine sainte est la « grande semaine ». Pour nos ancêtres, dans leur vie temporelle et simplement quotidienne, elle fut aussi, de tout temps, une grande semaine. Malgré les nivellements de l'avant-guerre et le honteux abandon de tant de charmantes coutumes, il subsiste de beaux vestiges de ces traditions, qui montrent à quel point nos ancêtres concevaient peu que l'on vécut, dans cette Sainte-Semaine, de la même manière qu'aux autres temps de l'année. Et, chose curieuse, plusieurs de nos vieilles coutumes romandes se retrouvent pareilles dans les provinces de France, la Bourgogne premièrement, et dans diverses régions de la Suisse allemande, de la Souabe et du Pays rhénan.

Voyons en Bourgogne, toute proche... Et rappelez-vous que le Vendredi-Saint n'est point, en France, un jour férié. Ce qui vous expliquera le caractère singulier de certaines coutumes anciennes, qui portent sur ce qu'il ne convient pas de faire ce jour-là.

Le point culminant de la semaine sainte, le grand jour de cette grande semaine étant le Vendredi-Saint, il est très naturel que les traditions pittoresques et fantaisistes relatives à ce jour solennel soient les plus abondantes.

Les œufs du Vendredi-Saint sont particulièrement précieux. Dans quelques régions de Bourgogne, il est avéré que la maison qui conserve d'un bout de l'an à l'autre un œuf pondu le Vendredi-Saint est à jamais protégée de la foudre.

Une autre propriété précieuse de ces œufs miraculeux, c'est de protéger de la mort subite. Il faut pour cela les recueillir le vendredi, mais il convient de ne les manger que le dimanche de Pâques.

Gabriel Jeanton, l'érudite folkloriste bourguignon, rapporte que ces œufs ont, en Bresse, le pouvoir d'éteindre les incendies et qu'à Matan, ils guérissent des coliques.

Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins que les maîtresses de maison soigneuses mettent à part, pour une raison ou pour l'autre, les œufs pondus le Vendredi-Saint et leur font un sort spécial.

Il y aurait toute une liste à dresser des choses qu'il faut faire et de celles qu'il ne faut point faire le jour du Vendredi-Saint.

Il est particulièrement interdit de faire la lessive, car le maître de maison ne manquerait pas de mourir dans l'année. Il ne faut point d'ailleurs pétrir. Le pain de cette fournée saignerait sous le couteau.

Par contre, il est particulièrement recommandé de choisir ce jour-là pour faire les semis au jardin potager. Les légumes en seront, toute l'année, plus prospères.

Pâques arrivant, c'était le jour des grandes réjouissances après tout un carême d'abstinence et toute une semaine de pénitence. Les œufs faisaient les frais de la fête. Et non pas seulement en Bourgogne. En Gascogne, on appelle encore l'omelette une « pascalle » tant il est vrai qu'elle était le mets favori de ce jour. Les Bourguignons des anciens temps évitaient même de manger de

la chair en cette occasion, car quiconque s'abstenait de manger de la viande au jour de Pâques était préservé, toute l'année, de la piqûre des serpents et de la morsure des animaux.

Le grand jeu du lundi pascal, c'était la roulée des œufs. Des hauteurs de Beaune, de Saint-Martin, de Laives et de bien d'autres collines, sans doute, les enfants et les grandes personnes s'amusaient à faire rouler des œufs du haut de la montagne jusqu'au bas. Les œufs étaient durs, naturellement, peintsurlurés de diverses couleurs et même décorés suivant l'inspiration et la fantaisie des maîtresses de maison.

Dimanche et lundi de Pâques, c'étaient alors deux jours de grand repos pour les hommes, les bêtes et les champs. Après quoi recommençaient les grands travaux d'été qu'alliaient bientôt couper les jolies fêtes de mai.

Les petits Vaudois continuent... Ils « roulent les œufs », en criant d'allégresse. Qu'ils gardent, pour eux et leurs enfants, ce simple amusement où les parents trouvent une joie pareille à la leur!

P. Ds.



DÈVANT LO DZUDZO

N m'a raconté qu'on avai amenâ ao dzudzo, l'autr'hi, on compagnon qu'on lâi dit Djan Isaa et que ti lè païsan de tsi no cognaissant, ion de clliâo roudeu que sant pas fotu de restâ on mâi dein 'na plliêe et qu'on vâi adî pè lè tsemis.

— L'est oncora vo! que lâi fâ lo dzudzo. Qu'âi-vo fé du lo sailli-frou?

— Mè su eingadzî po lè fein à Velâ-lè-z'Adzes. On bon patron que mè baillîve cinq francs po la dzornâ, prâo à medzi et prâo à bâire. I'é pu mè payî on habit nâovo et dâi bon sola, mîmameint que me restâve dizêhoue pîces quand su parti. Pè bounheu, l'êtâi onna demeindze et lâi avâi l'abbayî à Velâ. Mè su accordâ dâo bon tein. vo repondo! Dâi frecots de Conseiller d'Etat, dâo vin boutsî, la fanfare po vo redzoî ein aprî! Lo leindéman, vè la né, mè restâve pas on sou... Mâ mè su rudo amusâ, vo pâodê pas vo z'imaginâ!

M'a falliù mè reingadzî tot lo drâi. Mâ ne su pas restâ, vu que lo patron vo paivê que ti lè tienzê dzo: pas moian dinse de fêre ribotte totê lè demeindze! Lo premi deçando, i'ê coudhî lâi demandâ oquie po bâire on verro; mâ m'a ein-vouyî promenâ. Adan, la né, i'ê fotu lo camp... avoué dein ma catsetta la montra ao patron, por lâi apprenêre! D'ailleu, mè dèvessâi ma, sennanna...

— Adi lo mîmo, que fâ lo dzudzo. Vouâique lo treintièmo iâdzo que mè faut vo condannâ... Sti coumerce vâo-te dourâ enco grand'teims?

Alô Djan-Isaa lâi repond:

— Ah! monsu lo dzudzo, vâio bin que v'îtes quemet mè: vo n'amâ rein tant l'âovradzo que n'est pas vito réduit!

Sami.

L'ACCIDENT

MADAME Pahud, vivement entra dans la cuisine où Marie, sa bru, finissait de ranger la vaisselle. Elle était essoufflée comme si elle eût varappé pendant une heure, pourtant elle n'avait fait que passer du jardin dans la maison.

— Henri s'en va, dit-elle.

— Il va au moulin.

— Vous êtes-vous réconciliés?

— Ah! voyons, maman, ne dites pas de bêtises... Tout le monde à ma place se serait fâché, vous aussi...

Mais sans écouter, Mme Pahud prenait sa bru par les épaules.

— Va l'embrasser avant qu'il parte, je te dis, va!

Il y avait tant de sérieux et presque de solennité dans cet ordre que Marie, haussant les épaules, se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta sur le seuil. Son mari, affairé comme un barbet autour de ses moutons, tournant autour du cheval, bouclant des courroies et raccourcissant des traits, ne faisait pas semblant de la voir. Evidemment il boudait encore et elle fut sur le point de rentrer sans rien dire, mais le ton de sa belle-mère était encore dans ses oreilles, et elle repoussa sa mauvaise humeur.

— Bon voyage, Henri, dit-elle.

Henri leva la tête, sourit, vivement s'approcha et quand elle rentra, Marie avait sur les lèvres un sourire, et dans le cœur le souvenir de deux très bons baisers.

Sa belle-mère, debout devant la fenêtre, se retourna et sourit en lui voyant un visage détendu.

— Une fois, dit-elle, quand j'étais encore comme toi, jeune mariée, je m'étais chamaillée avec mon mari, et ça m'avait fait passer un mauvais moment.

— Pourtant, dit Marie, j'ai entendu dire que vous n'aviez jamais eu un mot ensemble.

— Les premiers temps, ça n'allait pas tout seul. Sa mère l'avait un peu gâté et il avait comme ça des petits travers qui m'agaçaient. J'étais bien nigaude, et il n'avait point de défauts, pas un... Un jour, il faut que je te raconte ça — on s'était chicané bêtement, je ne sais plus à propos de quoi, un bouton à recoudre ou quelque chose dans ce genre... on s'était dit, ma foi, des mots bien piquants et on s'en gardait rancune tous les deux. Naturellement, ça nous rendait malheureux, mais c'était plus fort que nous, on ne réussissait pas à s'apaiser. L'après-midi, je le vois qui prépare le char et les sacs pour aller au moulin et je me dis: « Je ne vais pourtant pas le laisser partir sans l'embrasser... mais non, c'est à lui de venir le premier, c'est lui qui a commencé cette « niaise ». Enfin, je me « cotais » là. Lui, de son côté, je le voyais qui tournait deci-delà sans se décider à atteler... Une fois, il est venu jusqu'à la porte de la cuisine et il a mis la main sur le loquet... J'aurais dû vite ouvrir et lui mettre mes bras autour du cou, mais ce qui me retenait, c'était cette vanité, de ne pas faire le premier pas... Enfin, il monte sur le char, secoue les guides. Je vois encore ça comme si c'était hier... Il donne un coup d'œil à la fenêtre et part... Je t'assure que je n'étais plus joyeuse comme d'habitude. Je le voyais toujours donner un coup d'œil, un coup d'œil triste, vers la fenêtre... Pourquoi est-